

Comment la Francophonie et le contexte numérique ont changé la face du français

by Peter A. Machonis

Selon le sociolinguiste Fishman (24): “English is less loved but more used; French is more loved but less used.” Bien que la langue française soit perçue par beaucoup de nos étudiants comme une langue harmonieuse et raffinée – précisons que ce n’est pas un jugement linguistique – cette image esthétique ne lui fournit pas nécessairement beaucoup d’utilisateurs. En effet, le français perd de plus en plus de locuteurs au profit de l’anglais, une langue considérée non pas belle, mais certainement plus pratique que le français. Le paradoxe de Fishman se voit même dans le comportement d’un groupe d’instituteurs à Zurich, qui selon Ribeaud, voulaient privilégier l’apprentissage de l’anglais et retarder l’apprentissage du français à l’école, en donnant comme raison: “parce que nous l’aimons”.

Est-ce que la Francophonie et le contexte numérique ont poussé le français à changer depuis une trentaine d’années ... depuis la citation de Fishman? Je commencerai par examiner l’extension du sens du terme *francophonie*, pour ensuite regarder quelques ressources en ligne pour le français de nos jours. Pourtant, il ne faut pas trop se plaindre du statut du français dans le monde. Selon l’Organisation Internationale de la Francophonie (OIF), il existe 300 millions de francophones dans le monde, une langue parlée sur les cinq continents, comme on a l’habitude de signaler. Cependant, la France ne représente que 45% des gens qui ont le français comme langue maternelle. Bien qu’il y ait des difficultés à compter des locuteurs – natifs ou langue seconde – les projections démographiques de l’OIF sont optimistes: entre 500 et 800 millions en 2070 dont la plupart habiteront en Afrique.

Polysémisation du terme *francophonie*

Le mot *francophonie* fait son apparition à la fin du XIX^e siècle, comme terme moitié géographique, moitié linguistique, chez un géographe français, qui voulait classer l’ensemble des pays où on parle français. Ensuite, le mot est complètement disparu – mis à part un emploi chez Queneau (117) – pour faire sa réapparition aux années 1960 dans un numéro de la revue *Esprit*, intitulé “Le français, langue vivante”. Mais cette fois-ci, le mot est employé avec un sens idéologique, surtout chez Senghor: c’est-à-dire la solidarité entre les locuteurs français, qui font tous partie d’une même communauté mondiale et qui doivent s’entraider.

Plus tard aux années 1970 et 1980, on trouve un sens institutionnel et économique avec la création des organisations mondiales francophones et des sommets francophones. C’est la Francophonie avec majuscule. Si au début, on voit la Francophonie, comme une espèce de Commonwealth à la française, voire un effort néocolonialiste ou hégémonique de la part de la France, on change vite le nom de ces sommets à *La Conférence des chefs d’État des*

pays ayant le français en partage. De plus, c'est une organisation qui valorise les diverses variétés de français dans le monde. Il s'agit d'une Francophonie multilatérale, où les pays d'Afrique par exemple, peuvent discuter des problèmes communs, des maladies tels que le paludisme, le SIDA, ou développer de nouvelles technologies dans une langue véhiculaire neutre, le français.

Je propose un schéma dans la Figure 1 pour visualiser les différents sens du terme *francophonie*. Le cercle au milieu représente le premier sens géographique, espace où on parle le français. La flèche à gauche représente, selon certains linguistes, la francophonie mal comprise: Mouvement en faveur d'une langue française pure, non contaminée de régionalismes ou des mots empruntés de l'anglais. Ensuite nous avons une flèche en haut à droite qui mène aux Institutions francophones, bref l'OIF, et une autre en bas, qui mène à une Société francophone, l'idée philosophique de Senghor, qui comprend la pluralité, et la diversité linguistique non seulement des pays, mais des diverses variétés du français autour du monde.

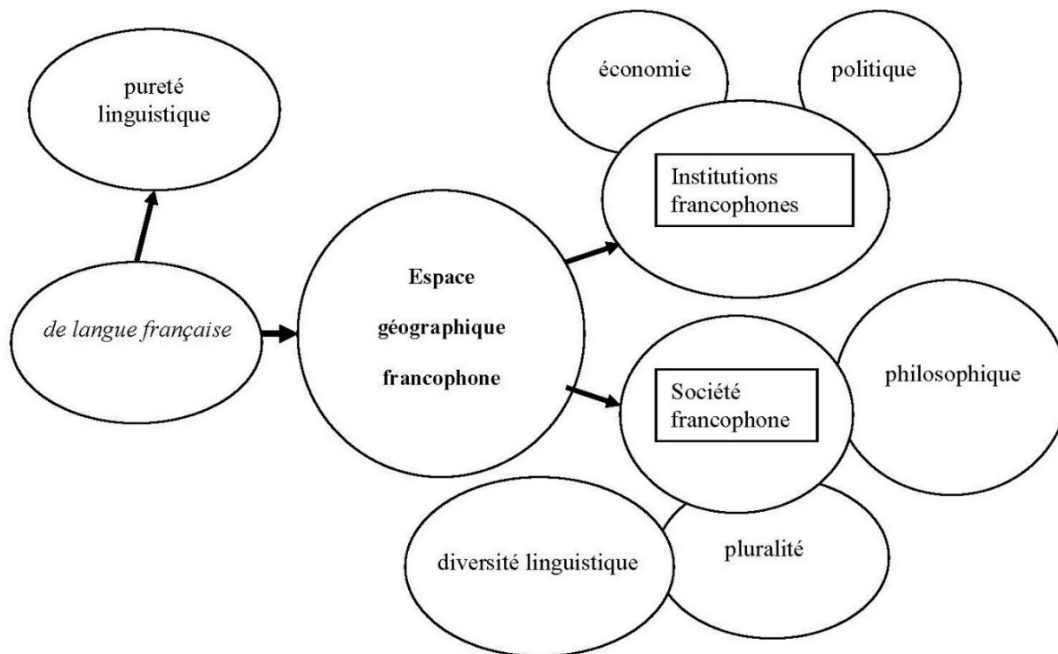


Figure 1. *La Francophonie*: Polysémisation du terme

Donc, on voit qu'il y a plusieurs sens et connotations du mot *francophonie* de nos jours et il faut avouer qu'aujourd'hui, il n'y a pas un français – le français de France – mais **des français**. Je prends l'exemple du professeur louisianais, qui voulait communiquer son mal du pays aux Français quand il était un jeune étudiant en France, en disant tout simplement "Je manque la Louisiane." Réaction de ses interlocuteurs: "C'est n'est pas du français! Il faut dire *La Louisiane me manque.*" Quelle compassion pour un jeune francophone déprimé! Parfois les Français peuvent être durs avec les gens qui ne parlent pas comme

eux. Pourtant, si le but du langage est de communiquer et on se comprend, pourquoi interrompre ses interlocuteurs en disant que ce n'est pas du français?

Bien entendu, il y a des mots qui font rire comme dans le cas d'une Québécoise qui cherchait un débardeur en France, qui est entrée dans un magasin et a dit: "Avez-vous des camisoles?" (comme une *camisole de force* en français de France, *straight jacket* en anglais). Il y a aussi des expressions qui font sourire, comme un Français qui entend l'hôtesse de l'air annonce que "nous allons présentement atterrir à Montréal." Mais comme toute langue, le français garde ou bien perd des anciens mots, emprunte des mots des autres langues, et adopte de nouveaux mots.

La base de données lexicographiques panfrancophone

Un de mes sites favoris en ce qui concerne les ressources numériques contemporains sur la langue française est la Base de données lexicographiques panfrancophone (BDLP): www.bdlp.org

Ce site est hébergé au Trésor de la langue française au Québec à l'Université Laval. On y trouve des mots appartenant à une vingtaine de pays, qui montrent la richesse de la langue française de nos jours. Par exemple, au Tchad, on trouve une formation qui semble tout à fait bien formée, avec un suffixe français: *essencerie*. Même si cela n'existe pas en France, on peut argumenter que c'est plus "français" que *station-service*. En Afrique, on trouve aussi le verbe *gréver*, pour "faire la grève," un verbe bien dérivé d'un substantif.

Le mot *abacost* est peut-être plus connu aux historiens: un veston pour homme, souvent sans col, parfois avec des manches courtes. Dans la BDLP, on peut aussi trouver l'origine de ce mot en cliquant sur le lien *Histoire*. On voit que c'est une contraction de l'expression "à bas le costume", mot créé aux années 1970 au Congo sous le Président Mobutu (Zaïre à l'époque), en fait, une tenue tropicale officielle sous son régime.

Il y a un an, quand j'étais en Belgique pour une conférence, j'ai pu parler avec un Suisse allemand, qui avait enseigné en France pendant un certain temps, et qui enseignait maintenant en Belgique. Il était surpris de voir qu'il pouvait dire de nouveau l'expression *pareillement*, comme dans la salutation "Bonne journée! – Merci, pareillement!" C'est dire "à vous aussi." On se moquait de lui quand il disait cette expression en France, mais de nouveau c'était tout à fait acceptable en Belgique, comme en Suisse. Comme constate la BDLP, c'est une expression qui s'emploi dans ces deux pays francophones.

En Suisse, peut-être le pays francophone le plus féminisé, on trouve le mot *cheffe* – comme *ma cheffe à l'université* "forme féminine de *chef*." C'est un emploi critiqué par certains. Même au Nouvel an, quand on échangeait des vœux, une vieille amie française, qui répondait à mes vœux, m'avait signalé: "*cheffe*, comme vous l'avez écrit, n'est pas du français, vous savez." Pourquoi pas des formes féminisées? On dit *la prof* depuis longtemps. On écrit *la professeure* de nos jours.

En Amérique du Nord, au Québec en particulier, on y trouve des innovations: *poudrerie* "neige fine ou neige accompagnée de vents," *magasiner* "faire du shopping" et *banc de*

neige – plus logique que *congère*, mot dialectal des Alpes employé en français de France, même si on peut critiquer *banc de neige* comme anglicisme, calque sur l’anglais, *snow bank*. Mais il y a tout de même un certain nombre de ce que nous pouvons appeler des anglicismes cachés au Québec (des calques sur l’anglais): *fin de semaine* (< *week-end*), *cuillère à thé* (< *teaspoon*), *On n’est pas sorti du bois* (< *We’re not out of the woods yet*) “On n’est pas sorti de l’auberge” dit-on en français de France. Il y enfin des emprunts directs: *un chum* et *une job*. Ce dernier existe en français de référence, mais au masculin. Pourquoi au féminin au Québec? Parce que c’était probablement un mot introduit à l’oral; on entendait [dʒɔ bə], avec une espèce de e muet à la fin, et par conséquent c’était perçu comme féminin. Par contre, en France, le mot *job* a été introduit à l’écrit.

Parfois, on ne trouve pas toutes les expressions québécoises dans la BDLP. Mais il existe une autre ressource en ligne, le *Dictionnaire québécois*: <www.dictionnaire-quebecois.com>. Quand notre classe de Francophonie lisait un extrait *des Belles-Sœurs* de Michel Tremblay, on ne pouvait pas trouver certaines expressions dans la BDLP. On lisait maintes fois *j’ai mon voyage* dans la pièce, mais personne ne faisait un voyage, et dans la base BDLP, on n’a trouvé que *bureau de voyage* (< anglais *travel bureau*). Mais dans le *Dictionnaire québécois*, on a appris que cette expression veut signifier soit l’étonnement, dans le sens de “ben ça alors!”, soit l’exaspération, comme “j’en ai assez !” De même, on a vu que le mot *pantoute* est équivalent à “pas du tout” et l’expression *Entéka*, mot partout dans la littérature québécoise, est tout simplement une forme raccourcie de “En tout cas, de toute façon, ou enfin.”

Mais retournons à notre base de données. Au Québec, on voit aussi des anglicismes qui ne sont même pas traduits en français comme *avoir de la bad luck* ou “malchance.” Mais on constate également la création *dépanneur*. Quand on n’a pas envie d’aller au supermarché, on va à la petite épicerie du coin pour faire les courses du dernier moment, une création tout à fait logique, un endroit qui nous dépanne, donc *dépanneur*.

D’autres emplois peuvent sembler illogiques aux Français. Pourquoi un *aiguise-crayon*, ou *aiguiseur* au Québec? On trouve l’explication en ligne en cliquant sur le lien *Histoire* dans la BDLP: le mot *aiguiser* à l’origine pouvait se dire en parlant d’un objet en bois, aussi bien qu’en métal. Au cours de l’évolution de la langue en France, le mot a subi une restriction de sens: au lieu de rendre pointu n’importe quel objet, on aiguise seulement du métal, un rasoir, un couteau, ou bien de la pierre. Mais au Québec, on a gardé l’ancien sens plus étendu.

Enfin, on trouve *appareiller la table* au Québec et surtout en Acadie. Mais cela n’a rien à voir avec un bateau. On peut appareiller les enfants pour sortir, appareiller les patates pour le souper, ou bien appareiller la table pour manger. En fait, c’est un terme maritime qui a élargi son sens, typique du français d’Acadie, et d’autres français qui remontent au XVII^e siècle. On trouve un autre transfert du vocabulaire maritime dans le mot *amarrrer* – avec la signification “attacher” – qui se trouve non seulement au Québec, mais dans l’Océan Indien (Ile Maurice et la Réunion), en Martinique, aussi bien qu’en Louisiane, où, selon la BDLP, on trouve l’expression figée *amarrrer ses chiens avec des saucisses* “être tellement riche que l’on peut tout se permettre”.

Lexique martiniquais

En Martinique, les visiteurs de la Métropole sont peut-être moins frappés par des mots et expressions utilisés, mis à part la salutation *bonsoir* à partir du midi, un emploi que l'on trouve aussi en Haïti. Selon la BDLP, cette salutation “employée entre le début de l'après-midi et la tombée de la nuit” se trouve aussi au Tchad et en Côte d'Ivoire. Un excellent article sur le lexique martiniquais est celui d'André Thibault, un linguiste qui a étudié le corpus littéraire de l'écrivain martiniquais Joseph Zobel et a fait beaucoup de parallèles entre le français parlé en Martinique et au Québec. En fait, la BDLP cite très fréquemment cet article dans la rubrique *Avis et études* pour les mots des Antilles.

Selon Thibault (117), on trouve d'abord des mots français qui remontent à l'époque coloniale mais qui sont utilisés d'une autre manière. Ce sont des mots implantés dans tous les français d'Amérique (Québec, Acadie, Mississippi, Louisiane, Antilles), que l'on trouve également dans les parlers de l'Ouest, qui sont soit inconnus, soit employés avec un autre sens dans le français du Métropole. Par exemple, le mot *coulée* en France a plusieurs sens, parmi lesquels on trouve de nos jours: la *Coulée verte* “promenade qui traverse une ville”. Mais en Martinique, au lieu de “petit chemin”, on a le sens de “petite vallée étroite”. Par exemple, Thibault (117) cite le roman *Diab'-la* de Zobel: “les deux hommes qui descendent vers la coulée.”

En français de France, le mot *savane* “évoque essentiellement les vastes prairies sauvages du continent africain; dans le français des colons d'outre-mer, de la Nouvelle-France à l'Océan Indien en passant par les Antilles, il semble s'être employé pour désigner tout terrain relativement pauvre en arbres”, d'après Thibault (120). En effet, dans la BDLP, pour les Antilles, on trouve l'entrée suivante: *savane* “espace herbeux et découvert.” La BDLP cite aussi quelques noms propres: *La Place de la Savane* et *le square de la Savane*, en fait un terrain autrefois marécageux selon le guide du Fort St Louis.

De même, le mot *îlet* est connu depuis longtemps en français de France, mais son emploi semble avoir été toujours marginal. Cela veut dire “très petite île, îlot,” comme dans le texte administratif cité chez Thibault (118) aussi bien que dans la BDLP:

Les îlets de Martinique sont des écosystèmes fragiles. [...] Les 48 îlets entourant la Martinique, principalement au large de sa côte atlantique, constituent un patrimoine régional unique.

Ce mot est même attesté dans la toponymie du lieu du colloque AATF: Trois Îlets. Selon le site *Antilles Exception*, “La commune des Trois Îlets couvre toute la côte sud de la baie de Fort de France et doit son nom aux trois petits îlets qui lui font face.”

Le mot *morne* est équivalent à “petite colline”, comme dans la phrase *descend le morne jusqu'à la mer*. C'est un mot créole martiniquais, mais selon Thibault (119) et la BDLP, “son existence au Canada montre que, malgré ses origines tropicales, il devait faire partie de l'usage courant des voyageurs et des marins à l'époque coloniale.” Ce mot est aussi

attesté dans le français du Québec au XIX^e siècle et toujours présent dans la toponymie du Québec, par exemple, *Gros-Morne* en Gaspésie.

Enfin, le mot *habitant*, comme en Haïti, au Québec, et en Louisiane, est l'équivalent de "paysan, cultivateur", voire même "plouc, rustre" en Martinique. Voici l'exemple tiré du roman de Zobel, *Le Soleil Partagé*, et cité chez Thibault (124) et dans la BDLP:

Ciel! Joséphine avait la voix la plus rude que j'eusse entendu sortir de la gorge d'une jeune personne. Et cet accent cahoteux, heurté de ceux que nous autres villageois appelons "les habitants", et qui fait que leur parler n'a pas nos inflexions!

Chaudenson (237) remarque que cet usage est aussi attesté à la Réunion et cite le procès du Père Hyacinthe, où on écrit qu'il est traité "pis qu'un habitant."

Thibault (127) étudie aussi ce qu'il appelle des héritages communs de France. Il s'agit de mots "attestés çà et là sur le territoire français [...] à plusieurs époques, mais qui semblent avoir été toujours confinés à des registres très 'bas' et dont la représentation lexicographique est lacunaire, alors que leur usage outre-mer est beaucoup plus fréquent et stylistiquement moins marqué." Par exemple, dans *La Rue Cases-Nègres* de Zobel, on trouve le mot *amarrer* dans un sens métaphorique, c'est-à-dire "ensorceler." Voici l'exemple de Thibault (127-8) qui se trouve aussi dans la BDLP:

Tu devrais essayer d'amarrer ta maman. / Tu arraches une poignée de cabouillat là, dans la savane, et tu y fais autant de nœuds que la longueur des brins d'herbe le permet, et tu tiens ça bien fort dans ta main. Puis, lorsque ta maman arrive, tu marches vers elle pour lui dire bonsoir, et avant même de parler, tu laisses tomber le cabouillat derrière toi. Je t'assure que jamais plus tu seras battu. Ta maman pourra te disputer, juger, mais jamais elle ne portera la main contre toi. Elle sera liée tout bonnement.

Dans cet exemple, en plus du mot *amarrer* "ensorceler", on trouve deux autres mots ou usages typiques des Antilles: *cabouillat* "variété d'herbe longue et facile à nouer" et *savane* "espace herbeux et découvert," que nous avons déjà discuté.

D'autres mots attestés en France, mais qui semblent avoir des emplois relativement restreints sont: *ayen* "rien", *bêtises* "insultes", *gadé* forme raccourcie de "regarder", et *quitter* dans le sens de "laisser." Le mot *saoulaison* "ivresse, cuite, état d'ébriété" appartient aussi à cette catégorie. Voici l'exemple de Zobel, cité par Thibault (133) et la BDLP: "toi aussi, comme tout le monde, tu répètes qu'il boit trop, qu'il dessaoule pas et que dans sa 'saoulaison' de la Saint-Sylvestre il a tué son père le Jour de l'An." On le trouve d'ailleurs en créole antillais, selon Confiant (1265): *soulézon* "ivresse, beuverie, cuite."

L'expression *deux trois* dans le sens de "quelques", ou selon la BDLP, qui "sert à exprimer une quantité indéfinie mais considérée comme relativement peu importante," se trouve non seulement en Martinique, mais aussi en Suisse et à la Réunion. Enfin, un autre

mot que l'on trouve sporadiquement en France, mais qui s'emploie aux Antilles c'est le mot *mitan* "milieu," comme dans *Les jours immobiles* de Zobel (Thibault, 139): Regarde-moi dans les yeux! Regarde-moi au mitan de mes yeux, je te dis!" On le trouve aussi comme toponyme au Québec et en Martinique, par exemple l'anse tout près du lieu du colloque AATF, *l'Anse Mitan* – l'anse qui se trouve entre la Pointe du Bout et l'Anse à l'Ane, *Midway Cove*, si vous voulez.

L'expression *rendant service* "serviable" se trouve dans des parlors régionaux de France. Selon la BDLP, c'est un archaïsme du français populaire "qui n'a jamais pénétré le français de référence." Cet emploi adjectival est attesté souvent chez Zobel. Voici un exemple du *Soleil partagé* (Thibault, 140): "Cet enfant est tellement bien élevé, rendant service, sérieux!"

On finit les héritages en commun avec un mot très employé au Québec: *autres*, comme *vous autres*, *nous autres*, *eux autres* – des formes fortes en français québécois, selon Dumas (53). D'après Thibault (141), les Québécois utilisent "systématiquement la forme renforcée *vous autres* comme pronom tonique de deuxième personne du pluriel, sans valeur d'insistance, le simple *vous* étant réservé au vouvoiement. Cette préférence devait déjà être très répandue dans le français parlé de l'époque coloniale, si l'on en juge par les témoignages croisés du français québécois et des créoles." J'ai même pris l'habitude de dire *vous autres* au Québec, mais une fois, un Français à côté m'a dit: "on n'a pas besoin de dire *vous autres* en français, seulement *vous*." Encore une fois, j'essayais de m'adapter au parler local – le québécois – et je me suis trouvé corrigé par un Français! Selon la BDLP, cet emploi est aussi attesté en Louisiane et en Nouvelle Calédonie, mais pas aux Antilles. Cependant, il se trouve dans le créole antillais avec l'orthographe *zo*, *zôt*, *zott'*. Voici l'exemple de Zobel, cité par Thibault (141): "C'était le plus souvent des chansons du carnaval de Saint Pierre, telles que: Zott' pas compren' / Zott' trop vorace. / Zott' pas compren' / Zott' trop gourmands."

La dernière catégorie examinée par Thibault (141-148), les convergences plus récentes, comprennent des archaïsmes et des régionalismes de fréquence. Le mot *camisole* est un cas classique d'archaïsme. On le trouve en Belgique, en Suisse, au Québec, aux Antilles, et en Afrique noire pour désigner un "vêtement léger porté directement sur la peau." En France, par contre, comme on a déjà vu, ce mot a pris la connotation de camisole de force. Le mot *camisole* est mal attesté dans la lexicographie française et a dû tomber en désuétude dans le sens de "débardeur" ou "chemise de nuit". En tout cas, ce mot que l'on trouve partout dans la francophonie ne peut pas être considéré une innovation indépendante. Voici en exemple cité par Thibault (143) et la BDLP tiré de *La Rue Cases-Nègres*:

En effet, la sordide camisole qui enveloppe le corps de Tortilla s'est rétrécie, et si je ne peux pas remarquer que le nombre de nœuds qui en forment la contexture a augmenté, je me rends bien compte que ma bonne camarade n'en est que plus nue.

Voici d'autres archaïsmes trouvés aux Antilles et au Québec: *grand-maman* "grand-mère", *peinturé* "peint", et un cas intéressant: *souliers* "chaussure." On connaît le mot *soulier* en France, mais le mot *chaussure* est le terme prototype courant, qui a supplanté

soulier dans le français du Métropole. L'analyse de Thibault (146) du journal *Le Monde* aujourd'hui confirme ce changement: on y trouve des instances du mot *soulier* 22% du temps, mais le mot *chaussure* prédomine (78% des cas). Thibault a aussi étudié la fréquence de ce mot chez Zobel, et constate qu'il emploie le mot *soulier* plus souvent (68% du temps) que *chaussure* (32% des cas). En fait, le mot *chaussure* n'a pas encore supplanté le mot *soulier* dans le français hors de France. De plus, on trouve à peu près la même fréquence que nous trouvons chez Zobel dans le français du XVIII^e siècle, aussi bien que dans le français québécois du XX^e siècle. Ceci nous mène au concept de régionalisme de fréquence. Il y a certains mots peu employés dans le français standard, mais qui sont assez fréquents dans le monde francophone. C'est-à-dire que certains mots connus passivement en France, peuvent avoir un usage réel dans certains pays de la francophonie. Par exemple, on entend souvent le mot *présentement* au Québec, au lieu du mot *actuellement*. De même, on dirait plutôt un *costume de bain* au lieu de *maillot* au Québec. Cependant, un Français comprendrait sans problèmes les mots *présentement* et *costume de bain*.

Le Grand Dictionnaire Terminologique

Je termine par une dernière ressource en ligne. Si on entend souvent un mot anglais en français (par exemple, *e-mail*, *software*, etc.), mais on veut savoir ce qu'on peut dire à sa place, que peut-on faire? Une ressource en ligne très pratique est le *Grand Dictionnaire Terminologique* (GDT): <<http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/>>

Le GDT est une banque de fiches terminologiques rédigées par l'Office québécois de la langue française, où il y a toute une équipe de terminologues qui suggèrent de nouveaux mots pour le français, mais surtout des termes techniques, où on a tendance à adopter carrément le mot anglais. Par exemple, pour *e-mail*, on a créé le mot valise *courriel* formé de *courrier* + *électronique*.

De même, un *e-mail blast* ou un *e-mailing* devient *publipostage électronique*. On peut très bien dire *boîte de réception* pour *inbox* – la solution la plus simple – et pour *spam*, le GDT donne la création *pourriel*, formé à partir du verbe *pourrir* et le suffixe informatique *-iel*, comme *courriel*, *logiciel*, etc. Pour le moment, on peut très bien conjuguer le verbe *tweeter* en français, si on veut: *je tweete*, *on tweetait*, *ils tweetent*. Bien que *Twitter* soit une marque de commerce, serait-il possible que l'on va bientôt accepter de dire *microbloguer* en français, terme suggéré par l'Office québécois de la langue française?

En conclusion, disons que la francophonie représente l'ensemble des gens qui parlent ou utilisent le français dans le monde. Elle implique aussi des liens culturels, économiques ou autres entre ces pays. Elle peut même désigner un certain état d'esprit, une solidarité qui se manifestent lors des rencontres aux sommets francophones. Dans un monde qui met l'accent sur la technologie et la science, une langue qui est de nos jours jugé "esthétique" selon Fishman, peut tout de même avoir une place – en ligne ou ailleurs – si cette langue s'adapte ... si les locuteurs veulent bien le faire. De nos jours, il n'y a pas un français, mais des français.

FLORIDA INTERNATIONAL UNIVERSITY

Références

- Antilles Exception. <<https://www.antillesexception.com>>
- Base de données lexicographiques panfrancophone. <www.bdlp.org>
- Chaudenson, Robert. *La créolisation: théorie, applications, implications*. Paris: L'Harmattan, 2003.
- Confiant, Raphaël. *Dictionnaire créole martiniquais-français*. Matoury, Guyane: Ibis Rouge Éditions, 2007.
- Dictionnaire québécois. <www.dictionnaire-quebecois.com>
- Dumas, Denis. *Nos façons de parler. Les prononciations en français québécois*. Sillery, Québec: Presses de l'Université du Québec, 1987.
- “Le français, langue vivante,” *Esprit* 311.11 (Novembre 1962).
- Fishman, Joshua A. “Sociology of English as an Additional Tongue,” *The Other Tongue: English across Cultures*, Braj B. Kachru, ed. Urbana, IL: U of Illinois P, 1982 (2nd edition 1992) 19-26.
- Grand Dictionnaire Terminologique. <<http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/>>
- Organisation Internationale de la Francophonie. <<https://www.francophonie.org/>>
- Queneau, Raymond. *Zazie dans le métro*. Paris: Gallimard, 1959.
- Ribeaud, José. “Suisse, ton purilinguisme (sic) fout le camp,” *Alouette - Association suisse des journalistes de langue française* 3 (octobre 2004) 4. <<http://www.francophonie.ch/pdf/1004.pdf>>
- Thibault, André. “Français des Antilles et français d’Amérique: les diatopismes de Joseph Zobel, auteur martiniquais,” *Revue de linguistique romane* 72 (2008) 115-156. <andre.thibault.pagesperso-orange.fr/ThibaultZobel.pdf>